

# I

J'ai grandi au sud de la Méditerranée, sous le soleil d'Alger. Tous les matins, pendant que les hirondelles montaient très haut dans un ciel d'azur et que la fraîcheur venue du large s'atténuait d'un coup, mon frère Jean-Pierre, ma sœur Gisèle et moi montions la longue rue de Normandie jusqu'à notre école. Nous y apprenions l'histoire de France, ce pays lointain et un peu mystérieux, et celle de l'Algérie, qui nous parlait beaucoup plus. J'aimais l'école et j'étais toujours première en classe, surtout en arabe écrit ; je remportais souvent le prix d'excellence. Il n'y avait ni télévision ni console, les gamins travaillaient, c'était normal ! On faisait nos devoirs, on apprenait nos leçons, on se stimulait les uns les autres pour avoir de bonnes notes.

À l'école, dès que la cloche sonnait, on nous faisait chanter *La Marseillaise*, suivie d'une autre chanson militaire, *Les Africains*, qui disait :

*C'est nous les Africains  
Qui revenons de loin*

*Nous venons des colonies  
Pour sauver la patrie...*

Venaient ensuite la leçon de morale et l'instruction civique, ma matière préférée.

On grandissait au soleil, toute une bande d'enfants, Arabes, Français et Juifs mélangés. Le casse-croûte était le même pour tous : du pain, une tomate, du sel, de l'huile, et on avait fait notre repas. Dans la cour de récréation, on partageait nos rires et nos jeux, on s'acceptait comme on était, sans se poser de questions.

En classe, on chantait souvent, particulièrement cette chanson un peu exotique pour nous, *J'irai revoir ma Normandie*, et on faisait collection de cartes postales de pommiers. J'en avais une avec des pommiers en fleurs et deux avec des arbres couverts de pommes. Je rêvais de cette Normandie inconnue dont notre école portait le nom.

Sur le chemin du retour, nous passions devant l'épicerie mozabite. Les Mozabites venaient du Mzab, très loin au sud du pays. On disait qu'ils se mariaient entre cousins et cousines et restaient entre eux, fidèles à leurs traditions. Ammi, qui tenait la boutique, était un géant au cœur d'or.

Il portait un large pantalon bouffant qui formait une poche entre les jambes, ce qui nous faisait rire. Sa boutique était une véritable caverne d'Ali Baba qui recelait tous les trésors du monde. Des étagères immenses croulaient sous les vivres ou des produits de toutes sortes, dans des odeurs de cannelle, de clou

de girofle, de coriandre fraîche et de cumin. Au sol, de grands sacs de jute remplis de semoule ou de pois chiches, et puis, bien sûr, des figues, des dattes, de la limonade, tout ce qu'on aimait. Quand on s'en allait, Ammi se débrouillait toujours pour glisser dans notre main quelques cosses de cacahuètes.

À côté des bidons d'huile d'olive se dressait une immense pyramide de boîtes de sardines empilées, presque plus haute que nous, qui nous fascinait. Souvent, on combinait un plan : je demandais à Ammi un mistral gagnant et, pendant qu'il le sortait de son bocal, Jean-Pierre et Gisèle entraient en action.

Ils attrapaient doucement une des boîtes du bas de la pile, et le magnifique édifice s'effondrait dans un fracas énorme. Les boîtes glissaient partout par terre. Ammi sortait dans la rue en se prenant la tête avec les mains et en se lamentant à grands cris. On courait le rejoindre, faussement solidaires, pour lui dire :

— Monsieur, monsieur, on l'a vu, il est parti par là !

Nous, on était sûrs que nos airs d'enfants sages suffisaient à nous innocenter. De toute façon, l'épicier n'aurait jamais osé dire quoi que ce soit aux enfants de M. Pons. Il savait que notre père serait là pour lui réparer sa voiture s'il avait le moindre problème.

On habitait à Bab El Oued, un quartier populaire d'Alger niché à l'est de la ville. Après l'école, on rentrait poser notre cartable à la maison et on ressortait tous les trois, avec maman, pour aller au square Nelson, près des bains Padovani, où il y avait un marchand

de glaces à se pâmer ! Si on avait été sages, on savait qu'on y avait droit pour notre quatre-heures ! Qu'est-ce qu'on en a mangé, de ces glaces !

Plus tard, quand papa revenait du travail, on se faisait tous beaux pour la promenade du soir. On longeait les balcons qui croulaient sous les bougainvilliers, les ruelles étaient pleines.

Toute la ville était dehors. Nos parents tombaient dans les bras d'amis pendant qu'on retrouvait des copains. L'air embaumait le jasmin.

C'était aussi l'heure des pâtisseries arabes, cuites juste à point. Assemblées en grands cônes dorés, elles ruisselaient d'huile et de miel. Jean-Pierre et moi, on bavait devant et on n'était pas les seuls !

Personne ne pouvait y résister, pas plus les adultes que les enfants. Une fois dans la bouche, le croustillant de la friture laissait la place à un fondant d'une douceur extrême.

Des mouches se collaient souvent sur ce mélange sucré. Il était donc contraire aux principes d'hygiène de nos parents d'en acheter. Mais ils en avaient très envie... Papa avait résolu la question. Il nous envoyait les acheter ! Ce qui lui permettait de les engloutir en deux temps trois mouvements en toute bonne conscience. Si un voisin le prenait sur le fait, mon père désignait mon frère en expliquant :

— Ben voilà, le petit m'a demandé... J'ai pas su lui dire non !...

Cela ne trompait personne. Les autres pères recouraient d'ailleurs au même stratagème, qui leur permet-

tait à la fois de satisfaire leur gourmandise et de préserver leur honneur. C'est que l'honneur, pour ces Français d'Algérie, était important !

Jean-Pierre, Gisèle et moi étions les seuls enfants de l'immeuble. Idéal pour proposer nos services aux voisins et donc gagner quelques piécettes ou être payés en gâteaux. De merveilleux sablés en forme d'étoile avec un glaçage blanc sur le dessus qui nous motivaient au moins autant que les sous.

On se précipitait pour descendre les poubelles de Mme Ciffre, ramener *L'Écho d'Alger* à M. Martinelli ou du pain sans sel pour Zohra, une femme au corps si énorme qu'elle ne sortait jamais de chez elle. Pour s'occuper, elle passait ses journées à regarder dehors et nous hélait à notre retour de l'école.

On vivait tous fenêtres ouvertes. Les femmes se parlaient d'un appartement à l'autre. Les immeubles se faisaient face ; ils étaient tellement proches qu'on voyait à l'intérieur des appartements.

En face de chez nous, tous les après-midi, Meriem, la maman juive, cuisinait.

Dès qu'elle commençait à s'affairer, de merveilleuses odeurs nous parvenaient. Des oignons grillés dans leur peau, des coings cuits à l'étouffée, des viandes mijotées pendant des heures dans des parfums de cumin, de cannelle ou de coriandre.

Plus tard, c'était la fleur d'oranger des beignets arabes qui prenait le relais. Les cuisines et les gens se mêlaient, se fondaient. On savait qu'on avait tous des cultures différentes et on vivait avec, dans une osmose

tolérante. On savait que, certains jours, il fallait déposer le pain devant la porte de la famille juive et surtout pas *dans* la maison. C'était normal.

Un été, un couple de Français de France, dont le mari était gendarme, a emménagé en face d'une de nos fenêtres. La femme avait tendu une serviette sur un fil à linge sur son balcon et se promenait souvent nue. Jean-Pierre et moi étions toujours fourrés à la fenêtre pour la regarder parce que la serviette s'arrêtait juste au-dessus de son triangle de poils noirs ! Une sacrée découverte pour nous !

Au rez-de-chaussée de notre immeuble se trouvait un bain maure avec une cour intérieure qu'on voyait depuis l'une de nos fenêtres. Les hommes y faisaient une pause après le bain, autour d'un plat de couscous ou d'un thé à la menthe, ou en jouant aux dominos ou aux cartes. Le temps s'écoulait doucement.

Le soir, tout le monde montait étendre son linge sur la terrasse plate qui coiffait tout l'immeuble.

Tout était ouvert, l'atmosphère était pleine d'exclamations de joie ou de colère. On partageait la vie de nos voisins, leurs émotions, leurs cris. On était heureux, même si, pour Jean-Pierre et moi, c'était notre troisième foyer. Pourtant, nous n'avions pas encore 10 ans ni l'un ni l'autre.

Jeanne Schmitt, ma mère, était née à Constantine, de parents alsaciens partis de leur terre natale quand elle était devenue allemande après la guerre de 1870. Son mariage avec mon père avait été arrangé par sa famille, comme il était d'usage à l'époque. Par chance,

Jeanne et Antoine s'étaient plu et s'étaient mariés amoureux quelques mois plus tard.

Très vite, le tumulte de la Seconde Guerre mondiale les a atteints. Alors qu'Anglais et Américains avaient débarqué en Algérie, les armées allemande et italienne ripostèrent en occupant la Tunisie, que la France décida de leur reprendre.

Comme tous les hommes de 20 ans et plus, Antoine fut réquisitionné et envoyé à Tunis en novembre 1942. En tant qu'épouse de militaire, Jeanne fit le choix de le suivre pour rester proche de son grand amour. Pendant les deux mois de cette campagne de Tunisie, elle vécut seule, sans nouvelles de son mari et de sa famille. Elle était partie avec un petit carnet sur lequel elle consignait son journal au jour le jour depuis son arrivée à Bizerte. De son écriture fine et précise, elle racontait :

*Une alerte avait été annoncée pour le 24 novembre. J'étais assise sur mon lit. J'ai été projetée par la déflagration d'une bombe à deux mètres par terre. Ma chambre était remplie de poussière. On ne voyait plus rien. Je me suis relevée pour aller me réfugier dans la cave. Le lendemain matin, je vais faire un tour dans la ville. Rien que la regarder vous glace jusqu'aux os. Près de la caserne Japy, une dizaine de maisons sont tombées et une vingtaine ne sont plus habitables. On dénombre 30 morts et beaucoup de blessés. On trouve des morceaux de chair humaine partout. Je pleure devant ce*

*désastre. Je ne peux plus rester à Bizerte ; dans l'après-midi, je pars à l'aventure.*

*Je fais dix kilomètres à pied, tout cela pour échapper à la mort. Enfin, à 17 heures, je trouve un caniveau, je m'installe, c'est-à-dire je mets une couverture et je m'assieds dessus. Je passe une nuit affreuse. J'ai eu froid, j'ai eu peur.*

*Vers 3 heures du matin, les bombardements recommencent ; je vois les bombes tomber de partout. À chaque instant, je me dis que la prochaine est pour nous. Je me demande comment je suis encore en vie. Jeudi 17 décembre. Depuis ce matin, j'ai pris un petit réfugié qui n'a plus de parents. Il est âgé de trois ans, il est beau et mignon comme tout. Il m'appelle tata et dort à côté de moi.*

Ma mère a veillé sur ce petit garçon pendant plusieurs jours, jusqu'à sa prise en charge par un orphelinat, où il pouvait au moins manger tous les jours et dormir dans un lieu sûr.

*Jeudi 24 décembre. J'ai prié Dieu du fond du cœur, j'ai communié et, en cette nuit tragique, j'ai voué à la Vierge Marie mon enfant au bleu et au blanc pendant un an.*

On commençait à parler de rapatriement en Algérie pour les femmes de militaires, mais ces convois faisaient quelquefois l'objet de représailles de la part

des Allemands. Antoine réussit à faire prévenir Jeanne d'éviter certains trains, qui menaient en camp de concentration, et elle regagna Alger début mai, bouleversée et affamée, mais avec un ventre arrondi.

Mes parents habitaient une minuscule maison à Hussein Dey. Il n'y avait qu'une seule pièce, blanchie à la chaux et aux volets peints en bleu, dans laquelle j'ai vu le jour, le 7 juillet 1943. Je n'avais passé que sept mois dans le ventre de ma mère. Le médecin avait dit à mon père de ne pas s'occuper de moi, que je n'étais pas viable. Fidèle à lui-même, il ne s'est pas démonté.

Il a pris une vieille malle de l'armée, y a placé une couverture de laine en guise de matelas et a fixé dans son couvercle une lampe pour chauffer le lit improvisé. Il avait inventé la première couveuse, qu'il a ensuite reconvertie pour y faire éclore des poussins !

Grâce à ses bons soins, je pris rapidement des forces et devins une petite fille bien portante. Mon père m'avait fabriqué un petit fauteuil bleu assorti à mon lit à barreaux, également bleu. Ma mère avait tenu parole.

Un an après moi, en 1944, naissait un petit garçon, mort quelques mois plus tard à la suite d'une erreur de transfusion. Oui, j'ai bien écrit « transfusion ». Mon père m'a répété toute mon enfance que perdre un enfant était la chose la plus terrible au monde et qu'il avait perdu le sien à cause d'une transfusion.

Était-ce un signe que je n'ai pas su lire ? Si j'avais su que, moi aussi, je verrais ma vie basculer à cause d'une transfusion... En tout cas, ce drame ne m'est pas revenu en mémoire le jour où on m'a transfusée.

Le 5 octobre 1945, pour le bonheur de tous, naissait Jean-Pierre, mon frère adoré. Je le traînais partout, le tenant d'une main et de l'autre mon nounours au ruban bleu. On vivait pieds nus, la plupart du temps devant notre maison, à jouer dehors, sur le sol chaud et doux de notre petite cour.

Maman était repasseuse, et papa, mécanicien à Air France. Nous ne roulions pas sur l'or, loin de là, mais nous vivions heureux dans notre petite bicoque. Hussein Dey était la commune du dernier chef du gouvernement d'Alger, le dey Hussein, connu pour avoir un jour donné un coup de son éventail au consul de France.

Un an après la naissance de Jean-Pierre, brutalement, ma mère a été emportée par une typhoïde. Elle mourut le 24 décembre 1946, juste avant ses 26 ans. Mon frère et moi, du haut de nos un et trois ans, nous retrouvions sans maman.

Il ne me reste d'elle que quelques photos, sur lesquelles elle est très belle. Un visage doux, un regard clair, plein d'innocence, un corps tout rond et chaud qui m'accueillait si bien.

Son petit carnet noir, unique témoin de ses pensées, n'est jamais très loin de moi. Je le feuillette les jours de blues en rêvant à des mondes meilleurs.

Mon père était dévasté. Après l'enterrement, il a pris deux ou trois affaires dans la maison, a aspergé les lieux d'essence et y a mis le feu. Pour griller une bonne fois pour toutes ses chagrins et en finir avec le malheur. Pour que disparaisse à jamais dans les

flammes la double perte de son premier fils et de sa tendre épouse. Pour que personne d'autre ne vive dans ce lieu qui nous appartenait. C'était sa façon à lui de tourner la page.

Le regard dans le vague, il nous a pris tous les deux par la main, et nous sommes restés là, immobiles, à regarder notre maison brûler. Papa me broyait la main, et Jean-Pierre s'est mis à pleurer. Très vite, la maison n'était plus qu'une immense flamme rouge qui crépitait et lançait des étincelles partout. La chaleur nous a fait reculer, mes yeux me piquaient énormément, je hoquetais de peur devant ce feu ravageur, ma maman me manquait. Tout s'est embué autour de moi.

Papa m'a prise aussi dans ses bras et nous a emmenés, à pied, descendre une très longue rue jusqu'à un arrêt de bus, où il nous a posés par terre. Une demi-heure plus tard, nous arrivions chez nos grands-parents Pons, les parents de papa, qui nous ont accueillis, hébergés et élevés pendant quatre ans pour nous éviter l'orphelinat. Ils avaient trois filles, Francine, Vincente et Jeanine, qui avaient respectivement 21, 19 et 14 ans. La maison était donc bien pleine.

Mais la famille de maman, qui en voulait à mon père d'avoir engendré trois enfants en trois ans, ne se sentait pas concernée par notre sort. Chez mes grands-parents, Jean-Pierre et moi, on a été gâtés, choyés, aimés. François était d'une générosité sans bornes.

Nous vivions dans le quartier du Ruisseau, entre Hussein Dey, côté mer, et Kouba, vers les collines. Jeanine passait tout son temps avec nous. Elle nous

emmenait au square et, surtout, elle jouait avec nous, ce que les adultes n'avaient pas le temps de faire. À force de la voir toujours avec nous, les gens racontaient qu'elle devait être fille mère.

Jeanine avait une très belle voix et fredonnait souvent des refrains à la mode, surtout le répertoire de Piaf. Elle commençait aussi à chanter dans les bals, où, le 14 juillet, on avait le droit d'aller l'écouter. Je n'en revenais pas de voir ma Jeanine sur scène, accompagnée à l'accordéon. Une vraie professionnelle !

Notre mémé, Gabrielle Carmigniani, était une adorable Italienne, très ronde, toujours habillée en noir. Elle quittait rarement sa cuisine, constamment occupée qu'elle était à confectionner des plaques de raviolis, de pleines corbeilles d'oreillettes, ces douceurs à la fine pâte croustillante enroulées comme une oreille, ou des brioches tressées au doux nom de *mounas*.

Pépé lui offrait régulièrement des bracelets. C'était sa manière de lui manifester son amour, et mémé disait qu'il devait l'aimer vraiment beaucoup puisqu'ils couvraient une bonne partie de ses avant-bras. C'était son signe distinctif ; je ne l'ai jamais vue sans. À chacun de ses mouvements, ils cliquetaient doucement entre eux, et ce son était indissociable de sa présence.

Papa passait nous voir très souvent, mais il ne montait jamais. Jeanine le guettait et nous faisait signe de descendre. Il nous emmenait faire un tour ou manger une glace et nous redéposait devant la porte. On savait qu'il travaillait beaucoup, souvent la nuit, mieux payée que la journée. Mais il passait presque

tous les jours. Beaucoup plus tard, nous avons appris qu'il n'était pas le fils de François, mais du premier mari de mémé. Et qu'elle l'avait eu à... quinze ans, soi-disant en étant partie chercher un seau d'eau et en revenant avec « le seau dans le ventre » !

Gabrielle avait ensuite épousé François et élevé Antoine, puis, quand il a eu douze ans, elle l'a mis à la porte. Il s'est retrouvé dans la rue, où il a dormi quelque temps avant de se faire embaucher à la construction des voies ferrées. Toute la journée, il creusait la caillasse et posait des traverses de chemin de fer. François venait le voir en cachette de sa femme pour lui apporter une couverture ou quelques sous.

Très habile de ses mains et doué pour la mécanique, Antoine s'est fait engager à l'Aéropostale, la grande compagnie aérienne française de l'époque, pour travailler sur les moteurs des avions. Il y a découvert qu'il était ambidextre et que cette qualité était très précieuse pour son métier.

Sur de nombreux plans, mon père ressemblait beaucoup à Lino Ventura. C'était le même genre d'homme, un gros baroudeur, un roc qui, dans toutes les situations de la vie, savait ce qu'il fallait faire. C'est drôle, parce qu'ils étaient nés la même année et qu'ils sont décédés la même année, de la même maladie.

C'était l'Italien type, aussi rapide à préparer des *pastas* pour tous les copains qu'à envoyer un coup de poing pour un mot de travers. Il avait le sang chaud et réagissait au quart de tour. Ses claques partaient très vite, et celui qui s'en prenait une était calmé pour un

moment, exactement comme dans le film *La Gifle*, que Jean-Pierre et moi adorions regarder ensemble.

Celui que ses copains avaient baptisé « Nano du Ruisseau » avait pratiqué la lutte et la boxe. Sa force physique impressionnait tout le monde.

À la fête foraine, une ou deux fois par an, l'attraction favorite était un petit train monté sur un circuit en forme de huit. À la force du bras, les plus vigoureux arrivaient à faire trois ou quatre tours avant de déclarer forfait. Antoine, lui, faisait sept ou huit tours, ce qui lui valait d'épater tout le quartier.

Un jour, il découvrit dans l'aéroport un avion aux roues éclatées et au train plié et complètement déformé. Son pilote, un peu distrait, s'était laissé surprendre et avait atterri un peu précipitamment avant l'ouverture du train d'atterrissage. Il remit l'avion en état, au grand plaisir de l'aviateur, un certain Pique la Lune, plus connu sous le nom d'Antoine de Saint-Exupéry !

De toute sa vie d'homme, mon père n'a jamais reparlé à sa mère. Malgré les innombrables tentatives de celle qu'il avait épousée, qui lui disait qu'il fallait pardonner. C'était un caractère entier, ce dont j'ai hérité. Et puis, il avait sa propre notion de l'honneur, sur laquelle il ne revenait pas.